

# A Jacques Hassoun

## Alexandrie 1943<sup>1</sup>

Pierre Grou

*Je me trouvais à Alexandrie quelques semaines après la bataille d'El-Alamein. Le vent de panique qui avait soufflé lorsque l'avant-garde allemande s'était trouvée à moins de cent kilomètres n'était pas retombé depuis longtemps.*

Les combats avaient duré plusieurs mois ; mais la supériorité des forces alliées en nombre d'hommes et d'engins et la qualité de l'armement auraient dû emporter la décision bien plus tôt. Les éléments de l'«Afrika Korps» qui, en juillet 1942, avait menacé Alexandrie n'étaient composés que d'une cinquantaine de blindés classiques. En face, l'armée britannique disposait de plus de chars, dont une partie constituée de modèles perfectionnés de la technologie américaine, les «Grant» et les «Sherman» ; leur blindage et la puissance de leurs canons de 75 mm étaient sans équivalent.

Le danger maintenant passé, la ville, soulagée, retrouvait un rythme de vie plus serein.

Mon occupation officielle consistait à dresser un portrait du grand poète Constantin Cavafy disparu dix ans auparavant. Cela pouvait sembler étonnant mais, si incongrus soient-ils, les désirs d'une revue américaine à grand tirage ne se discutaient pas ici ; et puis, parmi la multitude des militaires, des déplacés, des réfugiés, les occupations les plus diverses ne choquaient pas.

J'étais logé chez un cafetier maltais, devant le terminus du tramway n°V. De ma fenêtre j'avais vue sur la mer et je pouvais me permettre de citer «Mer au Matin» :

*«Que je m'arrête ici !... Et qu'à mon tour je contemple un peu la nature... Belles couleurs bleues de la mer matinale et du ciel sans nuages... Sables jaunes... Tout cela, éclairé avec grandeur et magnificence... Oui, m'arrêter ici, et me figurer que je vois ce paysage (à la vérité, je l'ai aperçu en arrivant, et l'espace d'une seconde), et non pas seulement mes illusions, mes souvenirs,*

*mes voluptueux fantasmes...»*

Quand il faisait beau, dans l'une des villas situées le long des rochers, un individu à lunettes d'écaille passait ses journées sur une chaise longue. Il était emmitouflé dans plusieurs vestes, pantalons, couvertures, capes et bérets, comme si le soleil risquait de le transpercer définitivement ; il lisait beaucoup et semblait parfois somnoler ; il ne quittait jamais sa terrasse où je l'ai toujours vu ; de temps en temps une femme venait le prévenir des heures des repas ou de sieste. Dès que le mauvais temps s'installait et que les embruns s'envolaient par-dessus les rochers, il disparaissait dans la villa.

De nationalité française et lié à la Compagnie du Canal, ce couple avait pour ami un Grec qui connaissait à merveille Cavafy. Ce Grec, que j'avais rencontré en ville, était méfiant à mon égard car il se doutait de quelque chose ; une de ses conquêtes féminines britanniques avait pu vérifier que j'étais bien envoyé par le *Herald*, mais cela ne changea rien à la distance qu'il maintenait. Brun, bel homme à la voix chaude, il s'appelait Ioannis Hadjiandréa ; il utilisait souvent pour se présenter un pseudonyme.

Nous nous sommes réunis quelquefois dans un salon de thé d'une petite rue située derrière la Grande Place, avec d'autres personnages lettrés de l'Alexandrie des années 1940.

Il y avait là un Anglais cultivé, employé par son ambassade et très amoureux d'une jeune femme d'origine juive qui venait parfois avec lui.

C'est grâce à eux que j'ai eu l'occasion de parcourir les itinéraires de Cavafy dans la ville . J'ai pu ainsi flâner longtemps, accompagné par différents interprètes locaux qui me considéraient comme un journaliste assez inutile, écrivant sur un sujet qui n'intéressait pas grand-monde.

Nous nous promenions dans des rues bruyantes et profitions du chaud soleil le long de la corniche. Nous nous arrêtions dans une taverne pour manger un plat de fèves écrasées avec du pain plat et rond, ou une grillade au riz et du lait caillé sucré. Un jus de mangue était apprécié lorsqu'on en trouvait, et les journées se remplissaient de longues haltes pendant lesquelles nous dégustions d'innombrables cafés turcs.

En réalité, je cherchais à rencontrer un groupe d'officiers égyptiens que je savais anti-Anglais.

Dans cette ville où tout le monde espionnait tout le monde, si j'avais annoncé cette intention dès mon arrivée, même discrètement, je n'au-

rais jamais pu approcher quiconque et me serais fait expulser.

Un jour la chance me favorisa car j'appris par mes relations que quelques officiers de nationalité locale avaient des ennuis avec le contre-espionnage britannique. Ils étaient soupçonnés d'intelligence avec l'ennemi. Je parvins à avoir leurs noms ; l'un d'entre eux s'appelait Anouar El-Sadate. Je rendis visite à la famille d'un autre conjuré, prétextant un papier qui pourrait intéresser mon journal ; en fait, je demandai à un proche s'il pouvait me mettre en rapport avec la personne pour qui j'étais venu à Alexandrie ; j'ajoutai que je n'avais aucun lien avec l'armée britannique et que j'étais prêt à payer une belle somme si elle voulait bien me recevoir.

Trois jours après, un gamin vint me chercher chez le Maltais et m'entraîna par un chemin détourné dans un vieux café du quartier Est. L'individu que je cherchais était là, ou du moins quelqu'un qui se présentait comme tel.

Je lui expliquai comment j'avais eu son nom et pourquoi mon journal proposait cinq mille dollars en échange de la confirmation de ce que je soupçonnais et du récit qu'il m'en ferait.

Un délai de réflexion me fut demandé et une nouvelle expédition deux jours plus tard, avec un guide différent, aboutit à une arrière-boutique remplie d'épices.

Le personnage qui m'attendait n'était pas celui que j'avais précédemment rencontré. Mais mon intuition me disait que cette fois c'était le bon. Il m'annonça tout de suite que l'argent ne l'intéressait pas, que son seul objectif était le départ des Anglais du Moyen-Orient.

*«J'appartiens à un mouvement, me dit-il, qui de l'Irak à l'Égypte, en passant par la Transjordanie et la Palestine, a pour but de nous libérer du joug colonial. Il faut que vous le sachiez en Amérique. C'est pourquoi j'ai accepté de vous recevoir. Expliquez bien à vos lecteurs que même si l'Allemagne est vaincue, la présence britannique cessera ici bientôt. Par contre, ajouta-t-il, si vous publiez ma version de ce qui s'est passé en 1935 sur la route de Bovington, vous n'en aurez jamais la preuve. C'est en accord avec un ancien collaborateur de Canaris que nous avons décidé cette opération. L'amiral n'a pas été tenu au courant parce qu'il aurait désavoué. Mais son subordonné et moi-même ne voulions pas risquer même un centième de ce qui s'était passé au Moyen-Orient pendant la guerre précédente».*

*«Pour mon contact allemand, il s'agissait, en cas de conflit inévitable avec la Grande-Bretagne, d'éliminer le maximum d'obstacles entre eux et la route de Suez et du pétrole. Pour moi, le danger était grand qu'on réinstalle ici à*

*tout moment un potentat étranger aux pleins pouvoirs qui permette le retour en force des Anglais. C'est pourquoi, surveillant depuis de longues années les agissements du Colonel Lawrence, nous avons décidé d'agir quand j'ai compris qu'il risquait de reprendre ses activités politiques. Nous le suivions le jour de son accident de moto dans la voiture noire dont vous avez entendu parler ; lorsque l'occasion s'est présentée, nous n'avons fait qu'aider le destin. Il a bien fait une embardée à cause des cyclistes imprudents, il a chuté et nous qui étions derrière lui, l'avons heurté presque sans le vouloir».*

L'entretien se termina ainsi.

Je passai une ou deux journées supplémentaires à Alexandrie, sur les traces de Cavafy<sup>2</sup>, qui avait sûrement croisé ici entre 1900 et 1920 le chemin de Lawrence d'Arabie<sup>3</sup>.

Je ne dis rien de ce que j'avais appris à mon ami méfiant qui se faisait appeler Tsirkas<sup>4</sup> ; bien que charmant, sa réserve vis-à-vis de moi était peut-être due à son appartenance clandestine au parti communiste de son pays. Je ne dis rien non plus à mon ami rêveur de l'ambassade britannique, Lawrence Durrell, et je regagnai les Etats-Unis<sup>5</sup>.

J'appris que, peu de temps après, mon mystérieux interlocuteur d'Alexandrie avait été arrêté par les Anglais. Accusé de renseigner Rommel, il s'était immédiatement suicidé dans sa cellule.

*Pierre Grou est professeur à l'Université de Versailles/Saint-Quentin-en-Yvelines.*

#### Notes :

1. Une première version de ce texte est parue en juillet 1986 dans la revue Nahar Misraëm.
2. Constantin Cavafy (1863-1933) est le grand poète grec d'Alexandrie. Le poème «Mer au matin» est extrait de la Présentation de Constantin Cavafy par Marguerite Yourcenar Poésie/Gallimard, p. 119.
3. Dans une déclaration au journal Le Monde (des livres) du 17 mai 1985, le professeur Etiemble avançait l'hypothèse d'un assassinat de Lawrence d'Arabie à partir de témoignages évoquant la présence d'une voiture noire lors de l'accident de moto.
4. Stratis Tsirkas, de son vrai nom Ioannis Hadjiandrea, (1911-1980), est l'un des principaux romanciers grecs contemporains ; il est l'auteur de Cités à la dérive.
5. Lawrence Durrell, né en 1912 est l'auteur du célèbre Quatuor d'Alexandrie.